



# *Transistance,* un regard sur la collection Jacques BIVOUAC

*Transistance,*

Un regard sur la collection Jacques BIVOUAC

Du 01/04/2021  
au 31/08/2021

Tandis que la maxime « non essentielle » fait rage dans les lieux culturels de tout le pays suite aux directives gouvernementales pour gérer la crise sanitaire liée au Covid et que notre département de la Seine-Saint-Denis est assujetti à un confinement drastique, il nous paraît essentiel en tant que Centre Culturel de continuer à faire vivre notre structure et assurer nos missions de diffusion et de soutien à la création artistique. En ces temps d'isolement et de repli sur soi forcé, nous avons à cœur de permettre à notre public de continuer à s'enrichir, découvrir, se questionner, nourrir son monde sensible et également d'encourager les artistes à valoriser leur travail en leur offrant la possibilité d'exposer. A l'ombre des masques, nous vous proposons de faire la lumière sur l'exposition protéiforme Transistance, orchestrée par le collectif Art Mercator en charge de la galerie Jacques Bivouac, et qui regroupe plusieurs artistes issus de la scène contemporaine.

Laetitia Didiergeorges,  
Directrice du Centre Culturel Communal de  
Pierrefitte

Damien GETE

Marie-Cécile MARQUES

Guillaume MATHIVET

Ninon HIVERT

Philippe MARCUS

Ludovic BOULARD LE FUR

Madeleine CALAFELL

Stéphane FROMM

Thomas PERINO

Olga SABKO

CHET

Aurélien LAM WOON SIN

Louis PAVAGEAU

Romain LE BADEZET

Alain BOUAZIZ

Helene BLEYS

David BARTHOLOMEO

DJTAL humain

Jean-Marc FORAX

Zoé MOINEAUD

Gaëtan ROBERT

Leo LIU

Akira INUMARU

La galerie Jacques BIVOUAC présente l'exposition ***Transistance - un regard sur la collection Jacques BIVOUAC.***

Bien que celle-ci intervienne dans un contexte particulier, elle apporte un éclairage nouveau sur les deux ans d'exercice de la galerie Jacques BIVOUAC, et plus largement sur les actions menées dans le domaine artistique par l'association ARTMERCATOR.

Deux ans, c'est jeune. Et c'est bien ce qui définit le mieux cette collection, puisque les artistes qui y sont présentés le sont aussi. Quels que soient leurs âges, ils ont la vivacité et l'envie de faire vivre l'art, tant par leurs engagements que par leurs questionnements plastiques.

La collection se compose ainsi d'œuvres échangées ou données par les artistes, et s'inscrit donc en dehors de toute valeur marchande, ce qui la teinte d'une humanité particulière. Elle s'est construite au fil des rencontres, des hasards, un artiste en amenant un autre. Chacun, à sa manière, devenant ainsi la pierre angulaire d'une pensée commune.

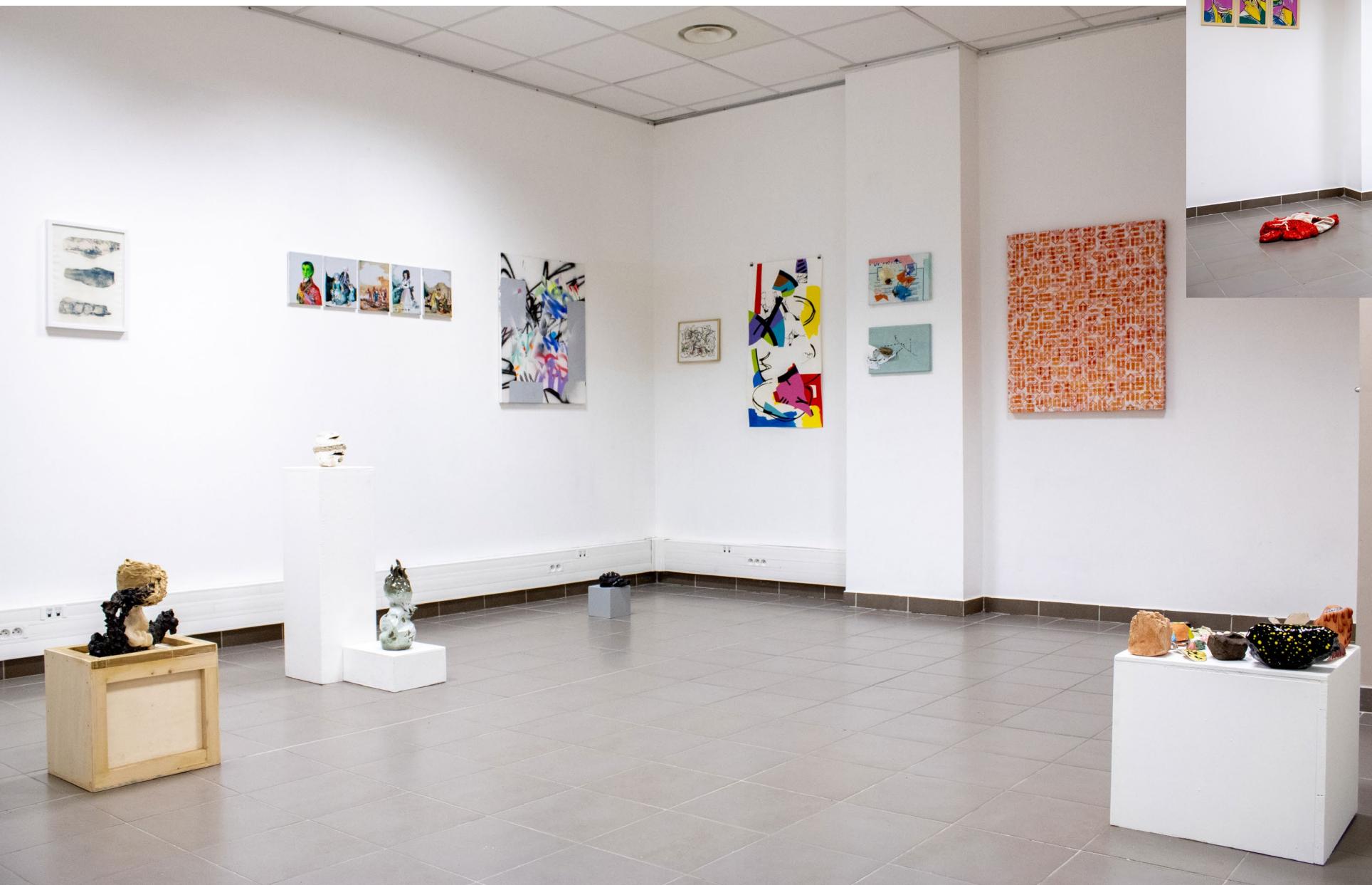
Ici, il est question d'une contre-culture, celle du don. En définitive, c'est une « culture avec », qu'il s'agit d'affirmer. Et même si les œuvres présentées peuvent paraître hétéroclites, parfois même dissonantes, les artistes se retrouvent dans cette connivence intellectuelle, qui réside dans la recherche d'une essence libertaire de l'art.

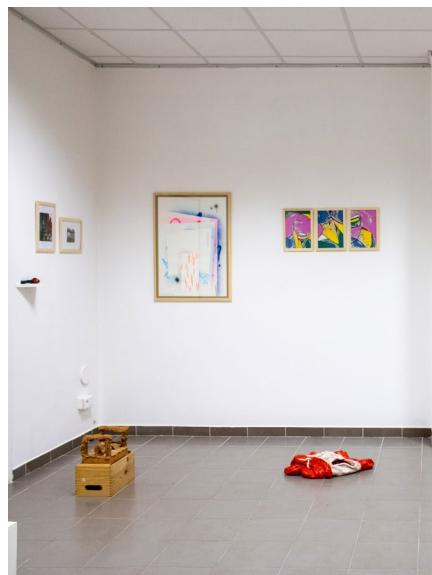
Alors, s'il n'est de liberté que dans l'expérience d'autrui, il est essentiel de penser le public depuis si longtemps interdit. Puisque les œuvres ne se révèlent que dans leur finalité intrinsèque, celle de la rencontre, et n'existent que dans cet instant où le regardeur les transfigure, nous voulons croire qu'il est essentiel de continuer à proposer des expositions.

Au moment où nous écrivons ces lignes il est difficile de savoir ce qu'il sera possible de faire ou non. Mais plutôt que d'attendre, nous avons choisi de continuer à montrer, à faire vivre l'art surtout dans des zones dites « sensibles ».

Enfin, nous tenons à réitérer nos remerciements sincères, aux artistes, qui ont, encore une fois en dépit des conditions déplorables, répondu présents.

Jacques BIVOUAC





# DAMIEN GETE

Le travail de Damien Gete est partagé en deux hémisphères, celui du continu et celui du ponctuel. Le flot continu est donné à voir sous forme de palimpsestes constitués de notes, de dessins et d'images aux dimensions variables.

L'étonnement sur le monde ne cessant pas, les chroniques s'alimentent de tout pour faire forme. Dans ce flux permanent, la performance marque le temps comme par points sur une partition dont demeure la trace d'un passage.

Sous forme d'objets ou de sculptures, ces mues témoignent d'une présence et d'un passé déjà conjuré.



# MARIE-CECILE MARQUES

On entre dans le travail de Marie-Cécile Marques comme dans un conte. Perdu dans une forêt dense. A l'image d'Hansel et Gretel, c'est d'abord séduit par les confiseries, les couleurs, puis approchant mieux notre regard, que, d'un revirement, on s'aperçoit que les pages du livre ont pris l'eau, comme dégoulinantes.

Ainsi on découvre une peinture généreuse de matière, une peinture en couche et en croute.

Et comme la préparation culinaire ne cache pas ses assaisonnements et ingrédients, on ne sera pas surpris sur un bord de feuille de retrouver les sauces et les mélanges, palette intégrant l'image qu'elle dépeint. Assumant complètement ses composants et son support, la toile libre flotte sur le mur, écran des chimères contemporaines.

Il va sans dire que la peinture de Marie-Cécile flirte avec l'actualité dans laquelle nous baignons. Arrêt sur images, BFM ou cendrillon mis en pause et prenant part à l'onirisme. C'est donc d'un travail d'abondance dont il s'agit. La peinture de Marie-Cécile a d'ailleurs plusieurs temps.



Allant de la copie de maîtres comme Goya - ou sur des toiles couleur béton resurgissent des figures déjà bien connues, mais traitées ou plutôt maltraitées avec ironie dans l'exercice quotidien, sur petit format, presque jeté sur un bout de table.



Par ces gestes Marie-Cécile nous évoque l'histoire de la peinture et de son apprentissage et c'est en s'emparant de cet académisme, de la connaissance de la matière, que le démembrément prend forme et que la singularité du geste se révèle : une touche digérée pour recomposer, s'affranchir des conventions picturales, prendre « le tout-venant » comme prétexte à peindre. La peinture de Marie-Cécile est une peinture d'existence, de quotidienneté, un geste vital.

Ninon HIVERT, mai 2021

# GUILLAUME MATHIVET

Guillaume Mathivet s'appuie sur les possibilités artistiques de la peinture en bombe aérosol qu'il connaît avec le street art. Les œuvres qu'il compose et produit en atelier exploitent autant les effets de vaporisations que de pochoirs qui signent naturellement leur usage. Ses tableaux ont d'abord été étudiés et esquissés sur des feuilles conservées dans un registre. Aux deux bouts de cette chaîne, qu'elles soient seules ou qu'elles intègrent un polyptyque, les œuvres réalisées en atelier se présentent comme des configurations abstraites mêlées d'écritures et de graphismes dont les tracés déliés évoluent sans adresse. Colorées avec modération, les formes se répondent en s'activant esthétiquement, suscitant en écho des décrochages souvent métaphoriques « Je voudrais faire oublier qu'on parle de graffiti » dit-il à ce propos. Que ce soit à travers son aspect et son support mural ou toile, son mode d'exposition prévu, le statut du travail suffit pour qu'on conçoive que l'artiste conserve en mémoire certaines beautés aussi opportunes que ses rencontres murales urbaines « (Je peins) dans une idée de paysage...» se souvient-il dans un lapsus sensible».

Alain Bouaziz, juillet 2016, «Propos sur la peinture potentiellement polémique», Aponia, Centre d'arts contemporain de Villiers sur Marne 2016.



A quoi songe t'elle ? Ninon Hivert réalise en céramique des sculptures de personnages ou d'objets en trompe-l'œil. De ses personnages et ce qu'ils faisaient, il ne reste que les vêtements qu'ils portaient : l'artiste a éclipsé leurs corps et conservé leur attitude du moment, de sorte que les habits sont vides. Les objets vivent autrement la même aventure : leurs usagers comme leurs environnements sont éludés, mais chacun est conforme à la situation qui lui correspond. Ainsi, chaque création ne s'inspire pas seulement du sujet imité mais le fait « à moitié » survivre comme si, s'étant « en volé », sa présence ou son empreinte apparente pouvait encore être retrouvée dans chaque moule. Flottant entre absence et incarnation, l'évocation de chaque situation apparaît à la fois comique et terrible. Tantôt énigmatiquement posée sur le sol, apparemment suspendue à un cintre fictif ou curieusement replacée dans un faux environnement d'origine, chaque « chose » compose un oxymore hyperréaliste en même temps que fantomatique.

Pompéi et bien d'autres reliques peuplent nos vies réelles et imaginaires d'une manière spécifiquement mémorielle. Comme l'indiquent les musées archéologiques ou de traditions populaires, nos existences passées nous survivront à travers des reliques auxquelles on accordera les faveurs d'une aura et d'un souvenir vivace. Pour Ninon Hivert, qu'elles soient vraies et reconstituées ou fausses et purement illusionnistes, les images auraient en ce sens une âme permanente.

Toutes choses étant égales, son travail porte en creux cette inquiétante étrangeté du langage où Freud fonde la plasticité mécanique et allusive du lapsus. Modelée et pas formellement dupliquée par moulage, chaque œuvre ressortit d'un effet cependant d'empreinte qui ouvre foncièrement la technique de réalisation utilisée vers une perspective d'instauration esthétique. Formellement révélé, le sous-entendu entremêle la façon onirique et suggestive dont des faits improbables mais pas absurdes peuvent être scénarisés avec la même puissance qu'un dessin d'actualité mélange des événements sans rapport entre eux ou qu'un modelage réaliste être équivaloir à un moulage. Sous couvert de modelages hyperréalistes aussi vrais que des moulages ou des empreintes, Ninon Hivert enserre en ce sens son travail créatif dans une dynamique instaurative où chaque détail visible devient un marqueur d'expression visuelle. Quelles que soient la silhouette et l'attitude encore perceptibles de son habitant absent, ce sac de couchage en désordre rappelle en partie son propriétaire ; ce moulage de manteau fictivement accroché à son porte manteau n'est pas inerte, il suggère l'humeur de son locataire ; ces gants de boxe apparemment remisés sur une patère posent la fin d'un possible combat. Chaque œuvre n'est pas seulement une reproduction avec des proportions et des matières imitées, des couleurs plus ou moins authentiques, c'est aussi une reconstitution et une histoire. En voulant une définition plastique du portrait, Ninon Hivert rend pensables certaines tensions de l'esthétique hyperréaliste sur l'apparence, le temps et le moment.



## NINON HIVERT



Sur l'art des répliques d'objets du quotidien, Claes Oldenburg a posé les jalons d'une réflexion à la fois ponctuelle et imaginaire. On connaît ses reproductions sculptées en plâtre et repeintes de mets dans des assiettes, les transgressions documentaires et ironiques de ses machines à écrire surdimensionnées et réinterprétées en tissus, ses installations monumentales en extérieur d'objets. Il se trouve aussi que les restaurateurs japonais de nourriture fast food exposent leurs menus dans leur vitrine sous l'aspect de plats eux aussi reproduits à l'identique, comme des « quasi » trompe-l'œil. Tout en semblant reproduire la réalité, Ninon Hivert cultive son art de l'évasion et se démarque de ces histoires particulières par le fait qu'elle ne recopie véritablement qu'à moitié ses modèles. Des vêtements sont re-présentés à la fois remplis et libérés de leurs occupants, un sac à dos est simultanément abandonné et témoin expressif pour son propriétaire, on voit bien que ces objets isolés avaient auparavant une place sur une étagère. Le vide comme le manque ou le « faux semblant » jouent ici le même rôle que « l'aura de ce qui fut » suggère à Walter Benjamin une réflexion sur le temps du photographique. Ninon Hivert joue ainsi de multiples façons à la fois allusive et réaliste avec cette saisie du temps que Roland Barthes a pu évoquer en parlant de saveurs du langage. Chaque œuvre modelée/moulée se trouve en même temps à une intersection et dans un passage où Ninon Hivert agit en distanciatrice et en observatrice. Son travail hyperréaliste viendra-t-il à bout d'être aussi vérifiable qu'ironique, paradoxal et contradictoire ? L'humour un rien inquiétant pour la lisibilité du vrai interpelle sa production dans diverses directions simultanées du jugement esthétique. Une perspective sur la vérité ou les possibilités d'avoir l'air vrai en art que la controverse entre Xeusis et Parrhasios, pourtant experts mais concurrents en illusions, n'a pas permis à ce jour d'éclaircir de façon entièrement satisfaisante.

# PHILIPPE MARCUS

Esthétiquement faite « ...d'ailleurs(...) » et ponctuellement de « trait(s) », l'œuvre plastique de Philippe Marcus multiplie les énigmes sur ses directions (orientation et/ou caractère...). Tour à tour dessinateur et peintre, concepteur d'œuvres murales ou en trois dimensions, installateur et performeur, street artiste et producteur d'œuvres in situ, Philippe Marcus cultive des voisinages où « l'ailleurs » fait sens de ce qui, dans le « trait », incarne non seulement un dispositif graphique mais aussi un caractère affirmé ; ce qui dessine une perspective et un fil expressif en même temps que ce qui, dans un tracé esthétique, tente de cartographier des mondes oniriques. Philippe Marcus imagine des compositions visuelles pour créer des « histoires de voir ». Une œuvre murale récente présentée au salon Parcours d'artistes de Pontault-Combault a d'abord été initiée et pensée comme une fresque. Sa mise en forme progressant, celle-ci a muté en une vaste installation in situ où, à l'instar d'une bande dessinée déployant ses graphismes dans toutes les directions, les gestes du dessin, affranchis des limites du support, se sont trouvés mêlés à une plasticité sensible où l'analyse patine. Au lieu de n'estimer que la beauté d'une composition plastique, l'artiste assume que la forme aspectuelle de l'œuvre soit une zone de questionnement avant, pendant et au-delà de sa conclusion esthétique. Les Combines painting de Rauchenberg comme les montages narratifs d'Oyvind Fahlstrom ou les archaïsmes formels de Basquiat rappellent qu'en matière d'opportunités créatives, l'illustration d'un thème, la mobilisation d'un support et l'invention technique, la recherche plastique, rien n'est artistiquement assigné. Autrement dit, chaque artiste voit les choses comme il veut et le choix de suggérer par tous les moyens un intérêt esthétique présume parallèlement l'envie de prospecter sans frein tous les champs scénaristiques liés à l'œuvre à faire. Il ressort qu'en mélangeant des dessins et des tableaux, certaines œuvres de Philippe Marcus peuvent parfois sembler dispersées au lieu d'être structurées, que des éléments pointent quand d'autres semblent gratuits. On y peut encore remarquer que tout paraît accidentel et hasardeux, qu'en donnant l'impression de s'appuyer sur l'imprécis de certaines sources, Philippe Marcus a élaboré un programme esthétique à travers des jeux d'apparences. Des lors, il n'est pas surprenant que formellement ses œuvres faufilent le plat et le volume, l'éphémère et la surprise, le précis et l'aléatoire, voire avec son ironie affutée, qu'elles tressent ensemble l'explicite et l'inaudible ou même l'amateurisme. On conclut que Philippe Marcus a peut- être parié sur des solutions de compositions en tablant que chacune peut fluctuer et prendre la forme d'une aventure où le spectateur devra parcourir une carte.



Dans les dessins de Matisse, des contours s'interrompent et deviennent des lignes qui passent, surgissent, s'interrompent ou disparaissent dans le blanc du papier. Philippe Marcus apprécie l'art de dessiner de Matisse. On avise l'ordre discontinu et aussi les traits courts de ses propres dessins qui accordent aux parties du support laissées vides autant d'intérêt que Matisse a parfois voulu concevoir. Cette remarque vaut aussi pour le rythme sensible et les parcours inspirés des gestes exprimés. L'artiste aurait-il anticipé qu'un fond de rêve par nature incertain puisse là encore surprendre l'attention du spectateur et, à son insu, le laisser divaguer sur l'objet et l'esthétique de l'œuvre présentée ? On épilogue qu'entre leurs suspensions et des réminiscences esthétiques subtilement mises en œuvre depuis son Panthéon artistique personnel, la beauté des rendus techniques sélectionnés par Philippe Marcus se révèle troublante. Oyvind Fahlstrom, Jean-Michel Basquiat... Féru de bandes dessinées comme de graffitis et plus largement de culture populaire, Philippe Marcus donne par ailleurs (incidemment, ça et là, conséutivement) et paradoxalement (d'une approche illogique ou singulière) le sentiment de vouloir jongler avec la forme aspectuelle de son propre travail. Arguant la souplesse plastique de l'œuvre et la possibilité de la rendre éventuellement en partie immatérielle par une image environnementale ou événementielle, son travail le conduit à multiplier les allusions esthétiques davantage que de « finir » ses compositions. De sorte que chaque projet artistique frotté au street-art ou au graphisme des comics hybride ses codes et ses références, affecte d'être pollué par des cultures de rues aussi bien que de bibliothèques. Des histoires de temps d'exécutions aléatoires ou d'improvisations, des apparences d'abandons et de reprises et autant de rimes esthétiques éphémères étoilent les œuvres dont les apparences d'unité s'étagent en strates expressives. L'instauration du travail artistique apparaît modifiable et adaptable au gré des envies, elle n'est plus seulement rationnelle mais vagabonde et rêveuse, liée par sa mobilité à quantité d'associations, de rencontres et de libres échanges. L'art de Philippe Marcus abonde dans le buissonnier et l'esprit libertaire. Pas de voie prioritaire, aucun programme préétabli, une œuvre ne lui semble concevable que si son apparence porte en drapeau des libertés créatives. Pour autant, rien ne lui semble possible sans une pratique plastique nourrie de références artistiques. Il imaginera son travail tour à tour et simultanément lyrique et environnemental, teinté d'architecture et imprégné de culture populaire. Chaque œuvre sera autant un livre ou un essai qu'un détour subjectif. En regardant ses œuvres, j'imagine une pratique artistique à la fois sûre et toujours un peu ailleurs que dans l'évidence, piquante d'imprévus en étant portée par son autonomie.

Alain Bouaziz, mars 2021

# LUDOVIC BOULARD LE FUR

Ludovic Boulard Le Fur est l'auteur d'une production continue qui l'a mené, de série en série, de l'illustration à l'estampe, au bois gravé, à la sculpture, et plus récemment à la peinture à l'huile.

Dans des compositions qui relèvent de l'informe, l'image se construit en distinguant des regards, des visages, des créatures.

L'ouvrage se prolonge quotidiennement sur des formats modestes et standards. La recherche d'un mode de représentation tend à devenir le sujet de ses images. Un déploiement panoramique de sa production nous en raconte l'évolution avec douceur.

Neïl Beloufa Commissaire de l'exposition Vingtième prix d'entreprise Ricard 2018



## MADELEINE CALAFELL

Dès la nuit tombée sur la forêt ivoirienne, on entend ces calaos en céramique jaboter.

Leurs becs émaillés jaillissent du sol : un piège attrant, un mirage hitchcockien, de courbes, verticalité et profondeur, à franchir comme un rite de passage. Oiseau apotropaïque dans les croyances Sénoufos, le calao bondissant d'une branche à l'autre, assure la fertilité et la protection du foyer.

Madeleine Calafell se souvient de leur chant lorsqu'elle fait apparaître Les Cornes d'Afrique, toutes échelles et teintes confondues. Dans son atelier, l'artiste honore les traditions propres à la statuaire et l'artisanat Sénoufos : libations et remerciements aux ancêtres. Chaque élément joue son rôle. La terre, sculptée en creux, est imprégnée d'eau, sèche à l'air, permettant à l'œuvre, en équilibre, de prendre de la hauteur avant de cuire grâce au feu. Au pinceau, elle pose l'émail et se laisse surprendre par la couleur, par le mystique...

Julie Camdessus



# STEPHANE FROMM

Sans désespoir ou tristesse, d'une mélancolie presque sereine mais profonde, de grande beauté picturale, la peinture de Stéphane nous propose un repos en guise d'offrande. L'histoire de cette œuvre est celle d'un long chemin intérieur, de ce voyage âpre et sans concession qu'exigent la peinture et la vie, de ce dépassement de soi salutaire pour lui comme pour nous, ceux-là mêmes qui saurons l'apprécier et l'admirer, celle d'un authentique peintre en proie au doute comme à la grâce. Un cri sourd devenu méditation et contemplation, une peinture d'âme silencieuse. Une sorte de paix intérieure sur fond d'intranquillité.

Je regarde à présent, encore et toujours en un temps suspendu, cette petite cigarette si précieuse et fine. Elle n'est toujours pas consumée, elle ne le sera jamais. J'ouvre ma fenêtre, un éclat de lumière envahit mon visage fait de chair et d'os. Je pense à un frère, un père, à des amis chers ; ils sont là, formant une petite foule muette qui m'entoure. Je ne suis plus seul. Je les aperçois et me mets à sourire.

Denis MARTIN Paris avril 2019





## THOMAS PERINO

Ma bien aimée

C'est fou comme ma bien aimée est délicate avec moi. Depuis que nous nous sommes rencontrés elle n'a eu de cesse de faire en sorte de ne pas troubler ma tranquilité. Il faut dire qu'avec le temps j'avais pris des habitudes de vieux garçon. Mais ça ne la dérange pas. Alors, afin de faire en sorte de ne pas m'importuner dans mon quotidien, elle ne s'occupe jamais de mes affaires. Jamais je n'ai eu à subir aucun reproche de sa part à propos de ma tenue, de mon laisser aller général, ou sur l'état parfois calamiteux de mon intérieur. D'ailleurs, pour plus de commodité, nous avons chacun notre appartement. Le sien, j'imagine, doit être un exemple d'ordre et de propreté. Mais pour lui éviter d'avoir l'air d'afficher sa supériorité dans ce domaine, nous n'allons jamais chez elle, cela me facilite grandement les choses. Elle ne vient d'ailleurs pas non plus chez moi. Elle sait bien à quel point j'ai le sommeil fragile, le moindre bruit, le moindre souffle, le moindre contact nocturne risquerait de me réveiller et de me gâcher la nuit.

C'est donc le jour que nous nous nous rencontrons, dans la rue, le métro ou bien dans les rayons du supermarché. Et à chacune de ces occasions, je m'émerveille de la pudeur avec laquelle elle exprime ses sentiments. Il faut dire que nous ne faisons pas partie de ces couples qui exhibent leur bonheur d'une manière affreusement criarde aux yeux du monde. C'est à peine si elle ose, quelquefois, poser un regard sur moi. Et je dois dire qu'elle semble terriblement gênée quand je la regarde à mon tour. Dans ces moments, la crainte d'être surpris en pleine intimité par un inconnu nous pousse à nous détourner l'un de l'autre et à repartir, chacun dans sa direction. Mais elle est tellement attachée à moi que nous finissons toujours par nous retrouver ici ou là, au coin de la rue suivante. Et je ne me lasse pas de m'éblouir de sa coquetterie tant elle est capable de changer en quelques instants sa coiffure, sa taille, la couleur de ses yeux et de son teint ou bien la forme de ses lèvres. Et chaque fois c'est un véritable plaisir de se redécouvrir ainsi l'un l'autre, malgré notre timidité mutuelle. Mais je la sais fragile cependant. Alors, afin de ne pas l'émoivoir d'avantage, je finis toujours par la laisser faire mine de partir au bras d'un quelconque inconnu tandis que je repars de mon côté, comblé par tant de délicatesse.

## OLGA SABKO



Le travail d'Olga Sabko relève d'une réflexion sur la nature du temps et la difficulté de son appréhension. Soulever la question du temps renvoie invariablement l'homme à sa propre finitude et au cadre indépassable de son existence linéaire. Cette appréhension de l'infini ne se fait pas sans vertige. « L'homme est un point perdu entre deux infinis », dit Pascal. Refusant de s'engager dans une réflexion ontologique frontale, Olga préfère approcher son sujet à travers les marques physiques qu'il laisse. Il est pour elle un élément indéterminé et fluide au sein duquel surviennent des événements. Son travail de sculpture est autant une tentative de donner forme au temps et à son contenu qu'un moyen de formaliser son rapport physique et émotionnel à lui, ainsi qu'à l'espace qui lui est analogue.

Axel Fried





**CHET**

C'est bien dedans,  
mais c'est presque mieux dehors



# AURELIEN LAM WOON SIN



La il faut encore

Ecrire un texte:

Tout le monde est malade  
Tout le monde est pauvre  
Tout le monde a son masque  
Tout le monde tousse dans  
Ses couilles  
Mais la bourse va bien  
Et Marie-Lou aussi...  
Et y a aussi les prouts  
Des enfants  
Et y a aussi les fleurs  
Du printemps  
La météo où ils nous disent  
Le temps  
Alors qu'on doit rester  
Dans son appartement  
Mais, y a Marie-Lou  
Les bouteilles vides  
Les poubelles où faut faire  
Un mot pour y aller  
Sinon queud...  
Sinon Marie-Lou!  
Merci Marie-Lou  
on s'en fout d'la bourse



# LOUIS PAVAGEAU A.K.A LIGNE ROUGE

## L'éphémère et le sacré

L'œuvre de Louis PAVAGEAU, aka Ligne rouge, a été interrompue en 2009, mais elle continue à faire sens.

Si l'essentiel de sa démarche résidait en dehors de la toile, sa réflexion avait tous les attributs de la peinture.

Qu'il s'agisse d'aérosol, ou de rubalise, le matériau s'évade toujours de la surface. Il n'est pas de support ou de méthode qui vaille, mais plutôt une expérience de la peinture comme une urbanité, un geste questionnant dans un environnement, bien plus subtil qu'une simple signature combinée à un territoire.

Il avait choisi un code couleur issu de notre quotidien, celui de l'interdit. Comme un miroir de nos propres limites pour finalement les sublimer, en proposant un autre regard sur ce paysage de contraintes.

Les quelques peintures sur toile (et j'utilise ce vocable sciemment) qui subsistent, ont été créées comme des tissages, à partir de rubalise devenue tout à la fois pinceau et peinture, pour interroger l'art et ses codes. Ici le graffeur est venu semer le trouble dans les conventions muséales, en y appliquant une pensée féconde, celle du doute.

Alors quand le doute se mêle à l'éphémère, ce fondement du graffiti : que reste-t-il ? Si ce n'est une photo qui ne peut prétendre qu'à être la face visible de l'iceberg.

Le graffiti, par essence, est voué à disparaître et n'existe que dans cette dynamique particulière. Le châssis entremêlé de rubalise, matériau non noble, lui aussi jaunit et subit les affres du temps, comme ces canettes de coca cola négligemment jetées sur la plage. Mais il est une chose à savoir sur ces canettes, c'est qu'elles nous survivront, et il en va de même pour l'œuvre de Louis.

A mon collègue de l'atelier 003,

Philippe MARCUS



# ROMAIN LE BADEZET

A blue note

Fleurs bleues électriques  
Sans saison

Fleurs coupées  
Indestructibles

Sac plastique. Plastique  
Acrylique. Plastique  
Bleu pétrole

Le temps qui passe  
Ce qui reste  
Le bleu qui passe  
Le bleu qui reste



# ALAIN BOUAZIZ

## Apparaissances...

« Apparaissances » est l'intitulé générique d'une série de peintures réalisées sur panneaux de bois. « Apparaissances 1, 14 ou 38, etc. » détermine et sépare chaque création.

Il s'agit aussi d'un travail conceptuel sur la peinture même. « Apparaissances » est un mot valise contenant les idées conjointes d'apparence, d'apparition et d'essence. Le pluriel se veut l'index d'instaurations plastiques multiples et complexes, tantôt en mouvement et tantôt surgissant. J'y veux mettre en scène une recherche plastique in process à travers la silhouette, les dimensions et la surface arbitraire de chaque œuvre. J'y veux esquisser des présences dans des plans instables, des formes émergentes en même temps que des formes entrantes ou sortantes, des apparences flottant entre pleins et vides, furtives et passagères.

Je songe aux croquis, aux aperçus, aux ébauches que je dois tenter ou amorcer pour estimer l'image qui peut advenir. Je songe à ce qui devra être pour partie effacé et parfois réorienté. Je songe aux traces mémorielles de commencements sur le chemin créatif de l'œuvre en train. Je mesure, j'attends et j'accueille, parfois je retiens. Je réfléchis à l'idée d'un espace et d'un temps pictural imprévisus, avec des zones énigmatiques et des marques d'atelier incompréhensibles. J'aime qu'une création paraisse encore en cours. Paradoxalement, tout est scénarisé, tout est composé alors qu'in fine, ce qui sera gardé est fortuit. Seul un numéro d'ordre, choisi arbitrairement, permet de distinguer les œuvres entre elles. L'autre ordre de leur apparition est, simplement, celui de leur date de réalisation.



# HELENE BLEYS

Le geste du dessin est le point de départ du travail d'Hélène Bleys.

D'abord en l'investissant comme une expérience du langage au quotidien, elle découvre ensuite la céramique comme ressource complémentaire à cet usage du trait.

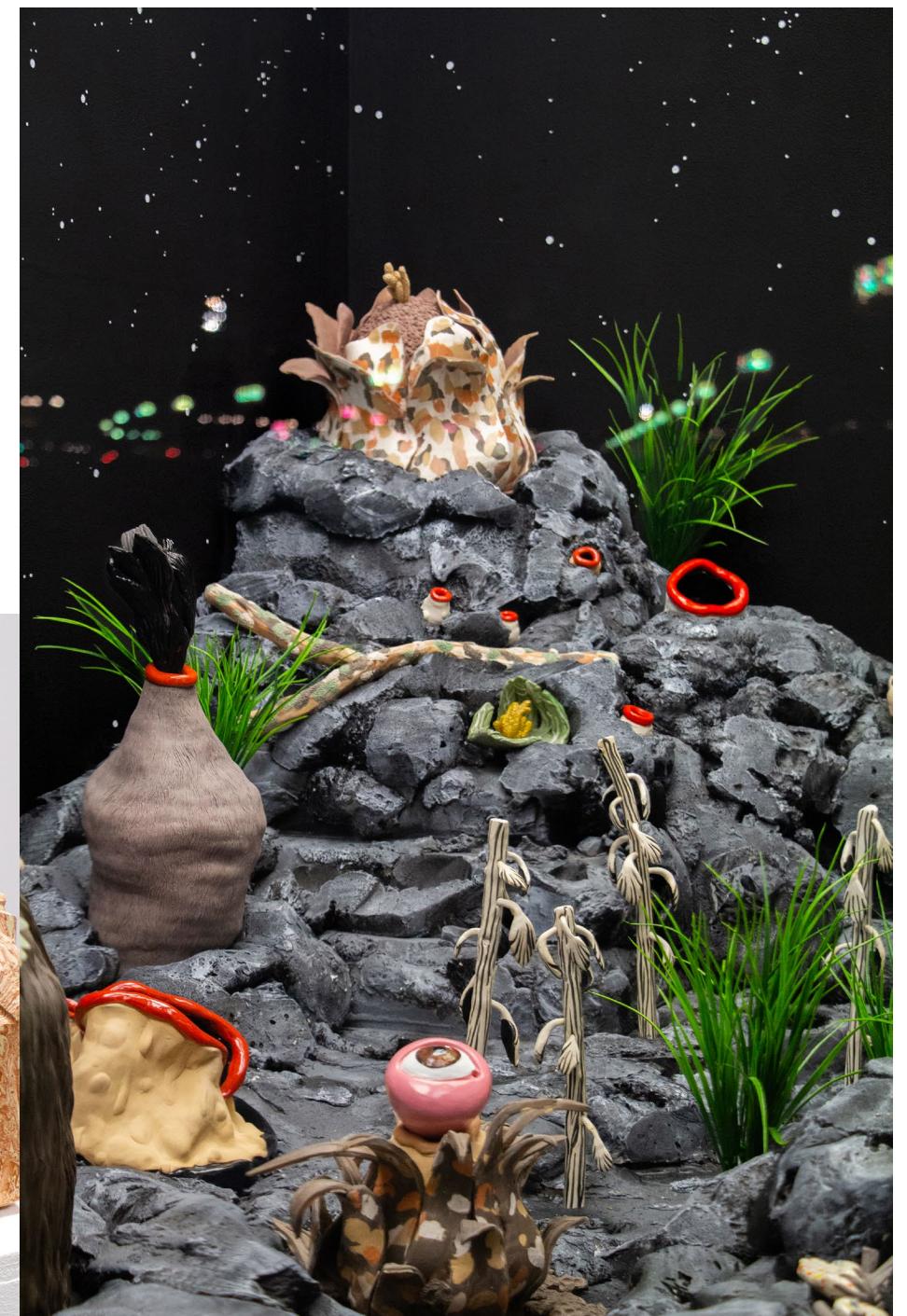
Alternant dessin et céramique, sa pratique constitue un langage visuel fantasmagorique, toujours nourri et fasciné par des intérêts graphiques et souvent emprunt d'un potentiel onirique.

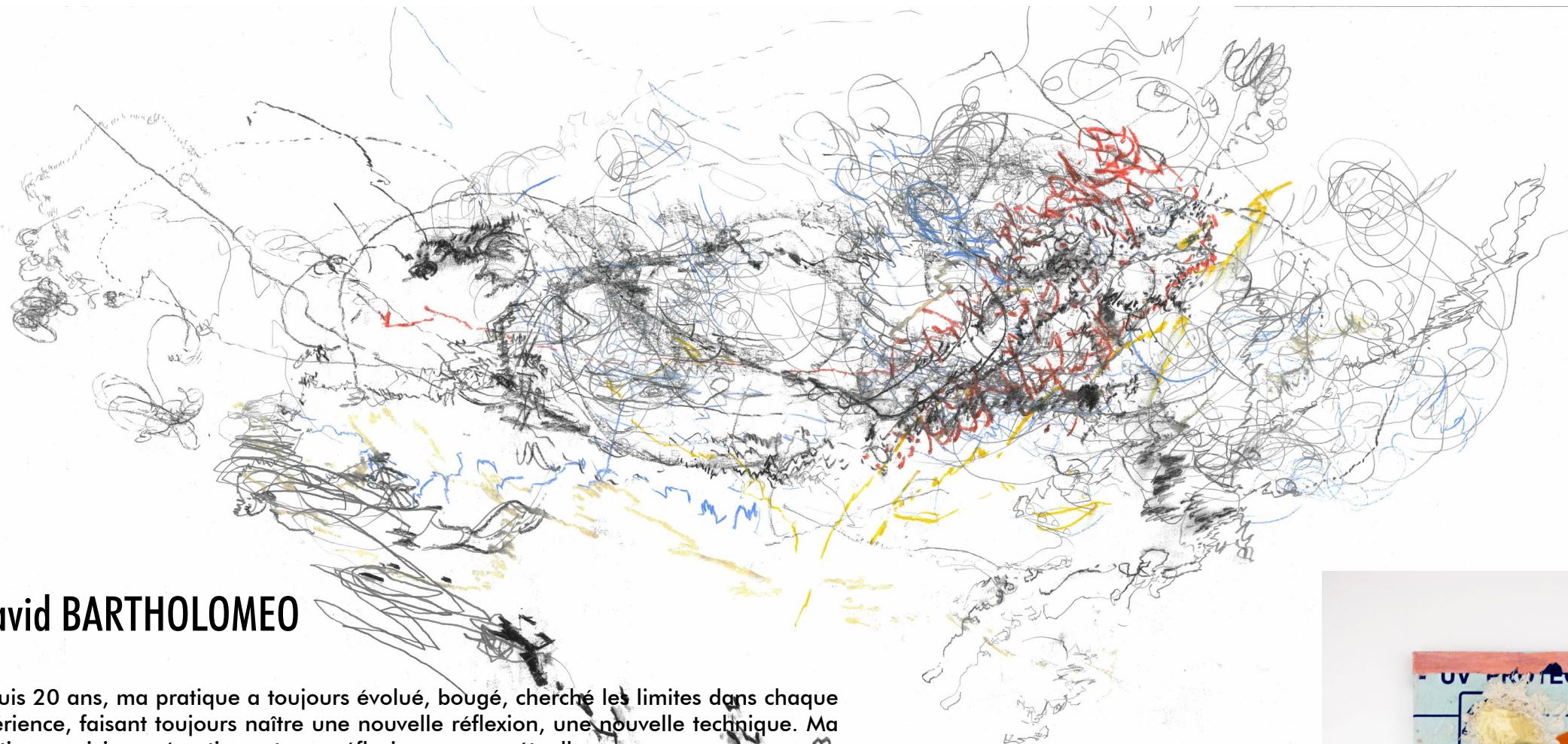
Ce langage, régi par le principe de l'image avant la pensée, favorise une approche sensible et une certaine autonomie perceptuelle. Grâce à l'immédiateté des médiums utilisés et en offrant la primauté au visuel, elle traque le lyrisme du monde par le détournement des formes familières, l'exaltation des forces contraires, les associations d'idées et les lignes de pleins et de déliés.

Fascinée par les motifs et les matières, éprouvés comme stimulation et excitation rétinienne son travail est une célébration du vivant : construit par l'observation du réel et des ressources encyclopédiques, c'est en questionnant les formes animales, végétales et humaines que naît de l'hybride, des formes intransquilles.

C'est le regard au centre, visage grimaçant et strabisme assumé qu'elle s'approprie son environnement !

Du caractère polymorphe du dessin et de la céramique découle alors une pratique intuitive portée par un rapport direct et instinctif à la forme mais néanmoins méticuleuse et appliquée. Car si ce travail est né de l'observation de la réalité et de la fascination des matières, c'est pour (encore) mieux les tordre.





## David BARTHOLOMEO

Depuis 20 ans, ma pratique a toujours évolué, bougé, cherché les limites dans chaque expérience, faisant toujours naître une nouvelle réflexion, une nouvelle technique. Ma création a suivi mes émotions et mes réflexions en perpétuelle mouvance.

Aujourd'hui, quelque chose me pousse à ne plus vouloir chercher, mais à trouver. Trouver une expression simple de l'ordre du geste, de la transformation et de l'énergie. J'ai mis en place différentes façons de faire pour me déconnecter du mental et connecter ma présence à l'instant qui se passe. Sont nés les sismographism(s) qui transforment une balade en dessins proches de la topographie sensible. Des échographism(s) et transgraphism(s) qui transforment les sons, la musique ambiante en dessin via mes mains ou mon corps entier, les yeux fermés. Ces actions m'ont permis de décrocher d'un travail laborieux, je réussis à lâcher-prise, à trouver du calme dans un monde qui m'agite. Ces dessins automatiques posés deviennent une nouvelle matière à réfléchir le réel, ses dimensions. Une réalité sensible, énergique voir énergétique est née. Sur celle-ci, encore les stigmates d'un dessin illustré qui cherche à dire, à représenter une forme de pensée. Des îlots imaginaires, des dessins précis où il s'agit d'exprimer graphiquement l'idée d'un écosystème à l'équilibre. A cela s'ajoutent encore des papiers millimétrés, des repères mathématiques pour raconter des histoires qui nous échappent, celle du cosmos et de la physique quantique.

Je ne sais pas mais je sens à l'intérieur que ces 2 dernières formes d'expressions, d'appréhension du réel vont disparaître pour ne laisser que l'énergie intrinsèque à chaque être en vie.



## DJITAL HUMAIN

On n'entre pas dans l'univers du Djtal humain : c'est lui qui nous ouvre toutes grandes les portes de l'Univers. Homme-document ou « humumain » (Tom Phillips), il laisse les forces cosmiques le traverser et s'en imbibe à la manière d'une éponge d'où il tire l'encre et la couleur de ses dessins. Passeur/transducteur saisi d'une folie furieuse, matérielle et mythique plus que hiérophantique ou ésotérique, le Djtal est le dernier d'une longue lignée d'écrivains : les fous littéraires, et en particulier Jean-Pierre Brisset avec lequel il nourrit une même passion pour la dérive des continents sémantiques.

Là où Brisset rapprochait les êtres par homophonies successives, le Djtal recompose un monde à partir d'élément de sens qu'il fractionne en un rêve diurne qui s'abreuve à notre dystopie pour mieux la retourner, ouvrant des nouveaux espaces par effraction symbolique et sémantique. Ne nous y trompons pas, à l'instar de Kafka et Benjamin, le monde une fois rédimé demeure le même - juste très légèrement différent... Une différence d'intensité. D'instaurations en dignifications de parcelles de la réalité (personnages, lieux, actions...), le Djtal se fait cartographe leibnizien, redéployant les zones de lumière et d'obscurité, les virtualités, par ses textes et ses dessins. La justice de son trait dessine des clairs-obscurcs par contrepoids.

S'il choisit de travailler des formes de dimensions réduites, que cela ne nous induise pas en erreur ! Le contact avec ses œuvres ne trompe pas : elles nous éreintent par l'effort physique qu'elle requièrent afin de parcourir leurs méandres sinuieux - pour ne pas dire labyrinthiques. L'engagement qu'elles appellent n'a rien d'une contemplation : voir, c'est d'abord agir, et réagir. Faut-il alors les arpenter loupe à la main ? L'attachement aux « originaux », dans leurs moindres détails, y compris la dimension, pourrait nous y inciter. A mes yeux - et le Djtal le sait - ce serait un erreur tant ses dessins sont une matière active. Leur demeurer fidèle exige de modifier l'espace à notre tour, tantôt en les projetant sur les murs pour les arpenter à l'échelle une, tantôt sur les lieux d'où ils émanent et qu'ils ont vocation à incorporer (tout comme le Djtal travaille sans relâche à réincorporer son propre corps).

Le territoire que dessinent ces cartes mises bout à bout n'est pas un paysage. Le lieu s'y mue en tiers lieu. Le surréalisme du Djtal tient dans sa capacité à retourner le réalisme d'où il émane pour s'y substituer. Les brèches ouvertes, à la fois sémantiques et cartographiques, dans le tissu de la réalité, en attestent. La monnaie complète cette Trinité des légalités surréalistes, dissidentes, locales et distribuées : jeux de rôle grandeur nature, caverne de Platon où une boule à facette sémantique est braquée sur les prisonniers eux-mêmes afin de les illuminer et leur permettre saisir le proche autrement, sans le recul et la distance des Idées mais pour que le monde, rendu déshabitable, soit enfin disponible pour d'autres usages.

Alexandre Monnin



# Jean-Marc FORAX

Je dessine, les gens et les choses, un peu pour les faire miens, un peu parce que je préfère ça à avoir à les fréquenter, un peu parce que ça coûte moins cher que d'aller voir un psy. Beaucoup parce que j'aime ça. Mais l'inverse est vrai.



# Zoé MOINEAUD

En rythme dément, Line, Jade, Isa et Mara, avaient cinq ans et cent ans. L'oubli héréditaire, faire famille, écouter l'écho, attendre son tour. Sentir l'ombre. Pourtant. Se souvenir des premiers gestes, les répéter, s'exercer à travers l'air, pour rien. Marcher, discerner les pôles, les températures, les vibrations, souffler jusqu'à entendre peut-être. Line et Jade souriaient sans cesse et tiraient la langue pour manger. Caresser, embrasser beaucoup, étendre puis rassembler les doigts au centre de la main en cadence. Joindre les paumes l'une contre l'autre souvent. C'est un petit jeu de lisser, d'effacer les rugosités, d'étendre la voie à l'infini. Oublier. Recommencer, plonger les deux mains vers l'intérieur, des omoplates au bassin et étirer. Reprendre la ride, la doubler, la faire suivre sans un mot. Souffler la réponse. Laisser la raison et le motif à terre, tenir la première vertèbre entre l'index et le pouce et tendre vers le ciel. Line, Jade et Isa écarquillaient leurs yeux pour accommoder. Tenir un écart, examiner la distance, définir un passage avec l'arc du dos. Observer la floraison amyloïde, contourner la démence. Poser les questions à terre, inspirer très fort. Faire peau commune, affiner la pluro-ception. Tourner la tête à droite et positionner l'ennui à gauche. Délier les synapses, arracher l'orgue ardent de sa cavité, ruiner le sens. Line, Jade, Isa et Mara ont perdu l'image et l'espace-temps. Il faut plier les pans, rassembler chaque extrémité du chaos pour faire un nombre entier. Etablir des règles, des repères, se préparer, retenir, guetter. Refuser les gènes. Recommencer.

Les femmes de ma famille souffrent de troubles cognitifs de génération en génération. À travers la sculpture et l'installation, je réfléchis les notions de perte, de déséquilibre et d'acceptation inhérentes à la démence. Chaque pièce joue ainsi le rôle de repère dans le présent, en contrepoint des symptômes de l'oubli s'imposant comme un mur face à la logique.



# Gaëtan ROBERT

Marbre-millionnaire  
décède la place  
Détritus-centenaire  
fait la nique  
Restons poly!

Monomères Éthyléniques - Polyméthacrylate de Méthyle -  
Polymérisation Radicalaire du Polyéthylène Basse Densité -  
Polytétrafluoro Éthylène - Polytéréphthalate D'éthylène - Poly  
Carbonate - Polyéthylène Haute Densité - Polypropylène -  
Poly(Styrène-B-Butadiène- B-Styrène) - Mélange Polymère-  
Polymère - - - sculptent nos futurs

\\ Matériaux 1 : Futur 0 //



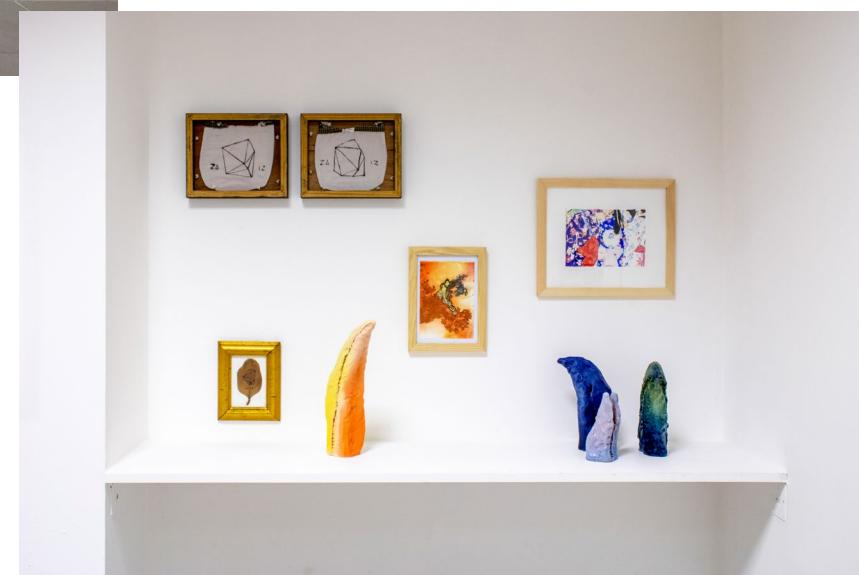
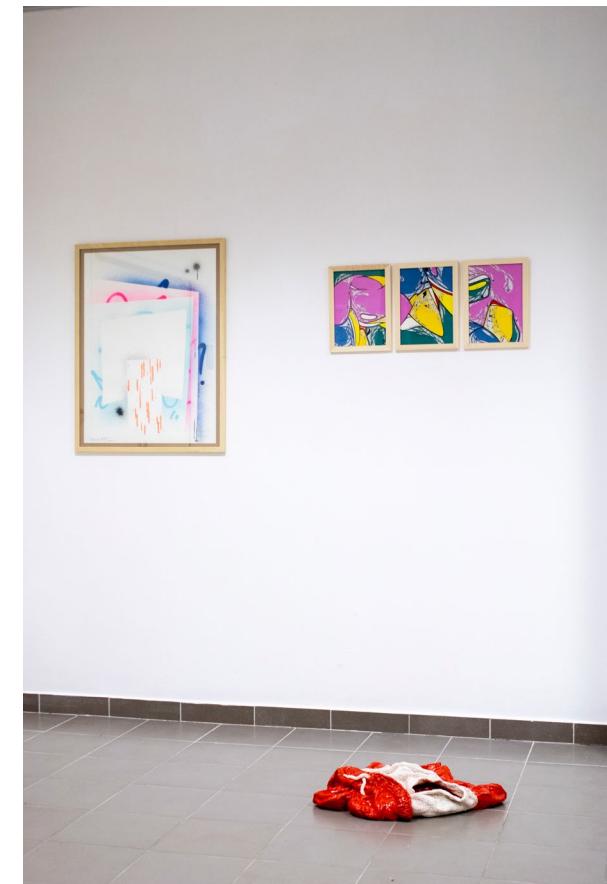
## LEO LIU

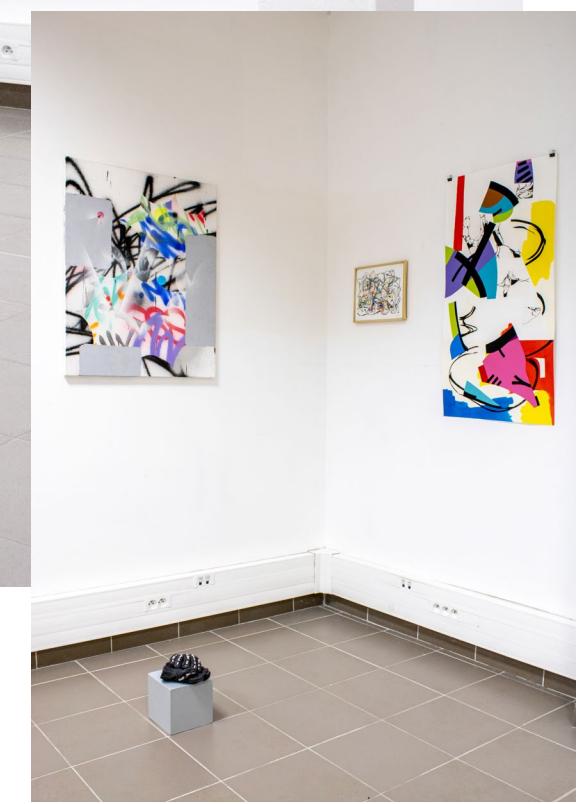


## AKIRA INUMARU

La lumière est l'objet de toutes les réflexions d'Akira Inumaru.  
Celle qui donne la force aux plantes,  
celle qui transforme les matières, ...  
essentiel moteur de tout ce qui se vit et se crée.

Le travail suit un processus qui passe par la photo  
où l'artiste privilégie les ombres,  
puis par le dessin avec une très haute maîtrise  
et enfin ce qu'il nomme distillation solaire  
où il s'agit à l'aide d'une loupe de brûler le papier  
pour que jaillisse une nouvelle image.





**DAMIEN GETE**

Sans titre, 25x27x18 cm

Matière grave, Cire plâtre 70x50x170, DRAC Hauts-de-France - Le Silence du Monde ADAGP  
Paris

**MARIE-CÉCILE MARQUES**

Serie Goya, huiles sur toiles, 18x24 cm

Du vent, Arylic sur toile, 250x210 cm

**GUILLAUME MATHIVET**

Time for kebab, techniques mixtes sur papier, 55x76 cm

Paysage au torchons, oeuvre in situ les Passerelles Pontault-Combault.

**NINON HIVERT**

Installation Quelques minutes avant l'Ithaque, ensemble de céramiques émaillées

Réversible, céramique émaillée, 59x38x11 cm

15x18x8 cm

**PHILIPPE MARCUS**

Prospection 360 - Acrylique sur mur, dimensions variables, Oeuvre in situ agence Lafôret  
immobilier, Pierrefitte sur Seine

Peinture aux ciseaux n°1, technique mixte, 94x50 cm

**LUDOVIC BOULARD LE FUR**

Loubard and Superheights, dessins sérigraphiés par Séverine Bascouet 12x17 cm

Sans titre, Aérosol et marqueur sur papier 10x15 cm

**MADELEINE CALAFELL**

Corne d'afrique, céramiques émaillée, dimensions variable

Quand le baobab s'effondre, comment garder les oiseaux?, installation de céramiques émaillées,  
Crédit photographique Ian Tilmone

**STÉPHANE FROMM**

«Allongé», encres et huiles sur papier, 12x15 cm

Die ungeborenen Enkel, cyanotype viré au thé, 28x38 cm

**THOMAS PERINO**

La noyée, Gravure sur bois

Sleep Dirt, Gravure sur bois et aquarelle sur papier 30x24 cm

**OLGA SABKO**

Sans titre, céramique, dimensions variables

Cuillère, 14x4x4 cm

**CHET**

Off Label, graffiti

Sans titre, collage, 21x29,7 cm

Sans titre, collage 21x29,7 cm

**AURÉLIEN LAM WOON SIN**

Gilgamesh debout, faïence 210x50x60cm

Marie-Lou, grès faïence 27x19x20 cm

**LOUIS PAVAGEAU**

Sans titre, 77x88cm

Sans titre, bandes adhésives, Intervention sur la Place Verte (Paris 11ème) avec l'association «Le  
M.U.R.»

**ROMAIN LE BADEZET**

Vase et fleurs, Bois et sacs en plastique, Nantes, Crédit photographique : Brice Pavageau

Scène de la vie champenoise 2, crayon de couleur sur papier, 105x59 cm

**ALAIN BOUAZIZ**

Danses serie, impression pigmentaire sur papier, 44x46 cm

Apparaissances, technique mixte sur bois, dimensions variables

**HELENE BLEYS**

Achéologie d'atelier, Céramiques émaillées et peintes, dimensions variables

Des astres au printemps, Techniques mixtes, faïences émaillées Tinbox - L'agence créative,  
Bordeaux

**DAVID BARTHOLOMEO**

EchoGraphism, Dimension 50 x 65 cm

Sans titre, techniques mixtes, 35x24x7 cm

Sans titre, Technique mixtes 35x24x15 cm

**DJTAL HUMAIN**

Sans titre (Cartes), Posca sur papier coloré contrecollé sur carton, 10,5 x 15 cm

Sans titre (totemization Pierrefitoise), Impressions sur papier, 259 x 29 cm

**JEAN-MARC FORAX**

Uchiwara Matsuri, Aquarelle sur papier 24 x 30 cm

Uchiwara Matsuri, Aquarelle sur papier 24 x 30 cm

**ZOÉ MOINEAUD**

Sans titre, céramiques, dimensions variables

Amphibia, céramique émaillée, 17x34x12 cm

**GAËTAN ROBERT**

Sans titre, Béton et plâtre, 18x15x13 cm

TRAPPED ! Bois, béton, mousse expansive, plastique 40 x 40 x 70 cm

**LEO LIU**

Soul Anti series X, techniques mixtes, 18,9x22,6 cm

**AKIRA INUMARU**

Sans titre, 18x12 cm



PHILIPPE MARCUS / NINON HIVERT A.K.A Jacques BIVOUAC

Commissariat  
Scénographie  
Graphisme  
Edition  
Communication  
Photographies

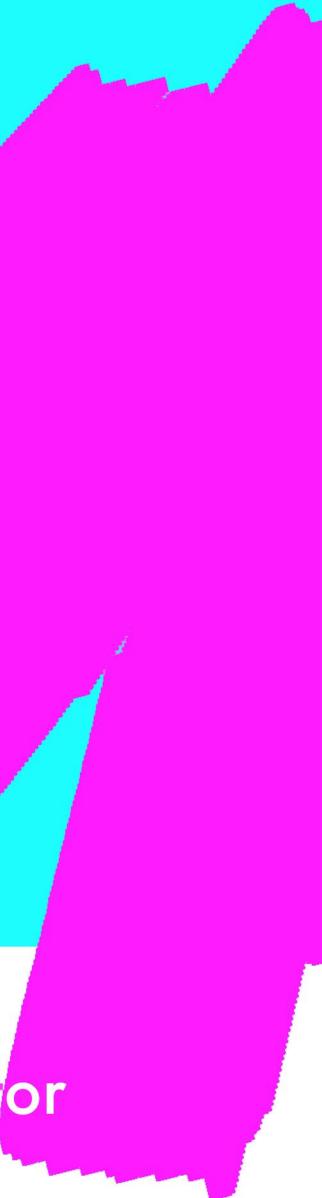
CLAIRE GARNET et GUILLAUME MATHIVET

Logistique  
Les petites choses chiantes que personne n'aime faire

Merci à l'équipe du CCCP et tout particulièrement à Laëtitia DIDIERGEORGES  
ainsi qu'à l'agence Laforêt de Pierrefitte sur Seine.



Editions du Mercator  
pour la galerie Jacques BIVOUAC



**GALERIE JACQUES BIVOUAC**  
Editions du Mercator